

Littérature populaire et identité suisse : récits populaires et romans littéraires: évolution des mentalités en Suisse romande au cours des cent dernières années [Roger Francillon, Doris Jakubec, Daniel Maggetti] [à suivre]

Autor(en): **Seylaz, Jean-Luc**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **29 (1992)**

Heft 1092

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cent ans de littérature populaire en Suisse romande

Dans le cadre d'un des programmes nationaux de recherche confiés au Fonds national par le Conseil fédéral, une équipe de jeunes chercheurs a étudié un domaine fort négligé jusqu'ici, celui de la littérature populaire romande. Ce qui nous vaut leur rapport de travail: «Littérature populaire et identité suisse» et une anthologie: «Bonnes Lectures».

Un problème de définition

Qu'est-ce que la littérature populaire ? La réponse n'est pas aisée. «Populaire» ne peut caractériser ni le statut social des auteurs (qui appartiennent presque tous à la petite ou moyenne bourgeoisie) ni un public spécifique (surtout au XIX^e siècle), ni les personnages mis en scène dans ces fictions (le monde ouvrier est absent), ni l'idéologie qu'elles véhiculent (en quoi le silence gardé sur la sexualité, le pouvoir de l'argent, les antagonismes sociaux serait-il typiquement populaire ?), ni même les tirages et les prix (les tirages varient beaucoup selon les époques; aujourd'hui les volu-

mes des Editions Mon Village coûtent 19,50 francs, ceux de La Matze 27 francs). La littérature populaire n'est pas un genre défini ni une production dont les caractéristiques seraient constantes et les frontières bien délimitées, frontières dont les lecteurs et les éditeurs se soucient d'ailleurs bien moins que les théoriciens de la littérature — et les chercheurs du FNRS. D'où la nécessité d'opérer une «périodisation» (1880-1930; 1930-1949; 1950-1985) pour tenir compte de l'évolution de cette littérature. Et d'utiliser une méthode empirique, utilisant des critères externes (ce qui tient au monde de la production) et internes (tout ce qui a trait au monde raconté) pour essayer de caractériser le phénomène.

Supports et contenus

Le rapport fournit une masse de renseignements précieux sur le rôle des almanachs (quand les livres étaient chers), sur le relais pris par les collections bon marché (ainsi le «Roman romand» chez Payot avec des tirages considérables — jusqu'à 15 000 exemplaires en comptant les rééditions), sur le large public qui donne à certains auteurs, dès les années trente, la reprise en feuilleton, dans de nombreux journaux romands, d'un de leurs ouvrages. Et sur l'apparition récente de maisons spécialisées (Les Editions Mon Village, celles de La Matze); la littérature populaire est devenue aujourd'hui «un véritable créneau, à exploiter comme un autre, avec un cloisonnement assez net des publics, et une stratégie de vente, de diffusion et de publicité ajustée de cas en cas». Marché profitable: l'auteur-éditeur Albert-Louis Chappuis vit, dit-on, une partie de l'année aux îles Seychelles; il «se construit villa avec piscine à l'ombre de la ferme ancestrale, mais dans le même temps il écrit un roman intitulé Le Village sans villa».

En ce qui concerne le contenu, les chercheurs — surtout pour la première

période où la production est la plus homogène — mettent en lumière les thèmes dominants. C'est une littérature d'édification, qui prône la famille, une morale conformiste et le juste milieu (toutes valeurs données comme un fait de nature et non de culture). Elle exploite des schémas récurrents, opposant par exemple la campagne, laborieuse mais saine, à la ville pervertie. Elle est plutôt xénophobe, professant la méfiance à l'égard de l'étranger, élément perturbateur. Mais l'enquête souligne aussi tous les vides que cache ce monde illusoirement plein, paisible, harmonieux. Le corps, l'argent, les ouvriers, les antagonismes sociaux ou culturels, les rapports de force sont quasiment absents. Et ni les institutions (politiques, scolaires) ni l'Histoire ne constituent des thèmes ou des ressorts déterminants — quand ils ne sont pas simplement occultés.

Quelle identité suisse ?

Au terme de l'enquête, les auteurs avouent leur déception. Car cette littérature (dont ils ont montré combien elle vante un «patriotisme privé», limitée à la sphère familiale et locale, évacuant l'Histoire qui a fait la Suisse) met en scène des personnages qui n'ont guère la conscience ou le souci d'une identité, de leur identité suisse. Faut-il en conclure que ce silence témoignerait, aujourd'hui tout au moins, d'une réalité: pour beaucoup de citoyens, «la Suisse n'existe pas»? Ou admettre plutôt que les valeurs qu'a longtemps prônées notre littérature populaire n'ont en fait rien de spécifiquement suisse? «*Et si la littérature populaire (ou du moins une grande partie des textes ainsi classés) avait elle aussi, comme c'est le cas des contes qu'a étudiés Propp, un fond unique et limité, exprimé souvent selon des schémas immémoriaux? D'où qu'elle soit ou presque (dans le domaine de la culture occidentale, disons), ne véhiculerait-elle pas les mêmes grandes antinomies, ne mettrait-elle pas en scène des luttes éternelles, nourries par la tradition littéraire, la religion, la philosophie occidentale, celle de la campagne contre la ville, celle de la morale et du "juste milieu" contre les excès de tout genre, et ainsi de suite?*»

A qui, à quoi sert la littérature populaire ?

«Les livres édités à Vuillens ont leur place dans la plupart des fermes du canton de Vaud et de la Romandie, à côté du téléviseur.» Mais comment ces milliers de souscripteurs accordent-ils le monde de

DP Domaine Public

Rédacteur responsable: Jean-Daniel Delley (jd)

Rédacteur: Pierre Imhof (pi)

Secrétaire de rédaction:

Frances Trezevant Honegger

Ont également collaboré à ce numéro:

André Gavillet (ag)

Yvette Jaggi (yj)

Charles-F. Pochon (cfp)

Jean-Luc Seylaz

Abonnement: 75 francs pour une année

Administration, rédaction: Saint-Pierre 1,

case postale 2612, 1002 Lausanne

Téléphone: 021 312 69 10

Télécopie: 021 312 80 40 – CCP: 10-15527-9

Composition et maquette:

Frances Trezevant Honegger, Pierre Imhof,

Jean-Luc Seylaz

Impression:

Imprimerie des Arts et Métiers SA, Renens

DP estival

Traditionnellement, DP espace ses parutions durant l'été. Le prochain numéro paraîtra le 27 août.

Nous souhaitons de bonnes vacances à nos lecteurs.

leurs lectures avec celui du *Téléjournal*, qu'ils regardent certainement, ou de *Temps présent* — quand il leur arrive de suivre cette émission ? En d'autres termes, que demandent-ils à leurs lectures: une image d'eux-mêmes et une confirmation de leur vue du monde ? ou de quoi rêver ? Si le réalisme affiché par ces fictions est illusoire, quelle est la fonction et à quoi tient le succès de cet irréalisme ? Cette dénégation de réalités fondamentales (le sexe, l'argent, le pouvoir) à qui et à quoi sert-elle ? Plus objet du désir que reflet du réel, le monde de la littérature populaire permet, me semble-t-il, aux lecteurs de retrouver leurs fantasmes, ou si l'on préfère de rêver — ce qui est un rôle évident de la fiction; et d'échapper ainsi dans l'imaginaire à tout ce qu'ils subissent bon gré mal gré: les réalités politiques et économiques, les rapports de pouvoir. Tout en confortant en eux la morale que leur enseignent l'école et l'Eglise. Mais cette vaste entreprise de catéchisation est tout aussi utile à ses producteurs. Car ce n'est pas à leurs pairs que ceux-ci destinent leurs ouvrages. Catéchiser, c'est aussi manipuler. La littérature populaire produit «elle-même un discours conservateur qui véhicule des valeurs culturelles (les siennes, c'est-à-dire celles que les auteurs, la classe à laquelle ils appartiennent, le courant d'idée dominant ont choisies comme illustrant la meilleure manière d'être Suisse)». La littérature populaire est sans doute ce que demande le peuple. Mais elle est tout autant ce que les classes dirigeantes jugent bon pour le peuple.

Jean-Luc Seylaz
(à suivre)

Littérature populaire et identité suisse. Récits populaires et romans littéraires: évolution des mentalités en Suisse romande au cours des cent dernières années. Réalisé sous la direction de Roger Francillon et Doris Jakubec par Daniel Maggetti, Dieter Müller, Jean-Marie Roulin, Ursula Stolz-Moser, Martine Vetterli-Verstraete. Lausanne, L'Age d'Homme, 1991.

Souhaitez-vous partager un passionnant souper avec un parlementaire romand à Berne ? Il vous suffit pour réaliser ce rêve de trouver un titre au nouvel hebdomadaire socialiste romand qui pourrait paraître dès l'année prochaine. C'est la proposition faite aux lecteurs du numéro 0 de ce journal édité par la coordination socialiste romande et financé par les PS cantonaux.

DE BARCELONE À VEVEY

Jeux, spectacle, opéra

Privés d'Olympiades, les Vaudois n'auront pas de superproduction télévisée à produire en ouverture des jeux, mais ils ont démontré en 1977 que la dramaturgie ressourcée à la fontaine de la tradition populaire pouvait créer un univers poétique.

(ag) Je n'avais pas vu l'ouverture des jeux de Los Angeles, ni la mise en scène de Séoul, ni le pastiche d'Albertville. Mais j'ai bien reçu les images du stade Montjuïc, à Barcelone.

Qu'est-ce qu'un spectacle créé en direct pour 100 000 personnes et à distance pour trois milliards de téléspectateurs ? La question est pour les Vaudois sujet actuel de réflexion, puisqu'ils vont préparer pour 1999 leur prochaine Fête des vigneronns. J'avais, quand Henri Debluë avait été désigné comme poète de la fête de 1977, longuement discuté avec lui (c'était au café de Forel-Lavaux) du sens de la tradition populaire. Comment la théâtraliser à partir du thème des cycles naturels qui veulent, qui voudraient, qu'à la pluie, ou même à la grêle, succèdent le beau temps et la vendange ? Barcelone donc réactualisait le débat.

Tout d'abord, il faut constater la multiplication des grandes mises en scène télévisées: même les cortèges sont devenus jeux de théâtre, comme celui du bicentenaire de la Révolution française (mais là encore, c'est la rénovation d'une vraie tradition populaire: avec masques, danses, costumes, prouesses, tambours, fouets, un vrai cortège est théâtre). Le public ne semble pas blasé par cette abondance que lui apporte dans son fauteuil la télévision. Mais il peut comparer et il ne suffit plus pour l'esbaudir de multiplier des figurants et des costumes s'agitant comme des vagues ou des feuilles, ou de mettre au point quelque machinerie que la technique moderne rend plus facilement réglable.

Théâtre éclaté

A Barcelone, il y avait des centaines de figurants courant et se regroupant pour figurer quelque symbole (un cœur !), il avait un peu de machinerie: un Hercule géant (qui faisait plus penser à Don Quichotte, de la Manche qui n'est pas loin, qu'à un demi-dieu grec), il y avait un bateau affrontant tempêtes et monstres, se cassant et démâtant avant de triompher du mal et de, miraculeusement, se recoller. Certes, dans un sta-

de à grande échelle, il faut des effets grossissants que n'exige pas la place du Marché à Vevey, intime en comparaison. Mais la machinerie montre ses limites si elle n'est pas au service de la dramaturgie; même remarque pour l'effet farandole.

Les Espagnols ont tenu, en dépit de ces concessions, à rompre avec une surenchère Disneyland en confiant à une troupe de théâtre, la Fura del Baus, ce spectacle qui, presque inévitablement, a retrouvé la thématique simple de la lutte de l'homme ou du héros contre les forces hostiles, déchaînées.

Cette dramatisation simple (un peu simpliste même) mise en valeur par la musique, mais sans texte porteur, est intéressante à observer: les nouveaux spectacles médiatisés ne dévalorisent pas la Fête des vigneronns, conçue comme enchaînement de tableaux de danse et de théâtre. En revanche, les effets trop faciles d'une mise en scène «et dansons-en-rond» révéleraient leur usure.

Pour conclure la fête olympique, on vit, sur le plateau-proscenium aménagé dans le stade, s'avancer six stars de l'opéra qui interprétèrent, sur le bruit de fond de 10 000 athlètes rassemblés, quelques grands airs du répertoire.

C'était gratuit, mais significatif, outre la référence à la culture portée par des vedettes prestigieuses, d'une volonté d'intégrer le chant à la représentation, comme le rappel que tout spectacle complet est opéra. Mais à Barcelone, ce théâtre complet était éclaté: jeu dramatique, puis pot-pourri de grands airs; l'importance des costumes était même figurée séparément par un défilé de mode, incongru en dépit de la beauté des mannequins.

Le vrai spectacle est opéra. La Fête des vigneronns est un opéra sur fond de tradition populaire. Les grandes représentations télévisées ne la démodent pas: elles l'orientent à la fois vers la mise en valeur de la tradition authentique du folklore et vers son dépassement en théâtre-opéra, plus dépouillé et ramassé que jadis.

On souhaiterait que s'ouvre le débat préalable. ■